Le mythe du bon Sauvage, entretien autour du film d'André Sauvage, Etudes sur Paris (1928)

Sylvain Angiboust, Xavier Dousson, Nicolas Tixier

▶ **To cite this version:**

Sylvain Angiboust, Xavier Dousson, Nicolas Tixier. Le mythe du bon Sauvage, entretien autour du film d'André Sauvage, Etudes sur Paris (1928). 2013, pp.41-47. hal-00995573

HAL Id: hal-00995573
https://hal.science/hal-00995573

Submitted on 17 Sep 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mét(r)onymie

Grand Paris / Architecture / Politique *#03*

Co-résidons

avec Beatriz Ramo

Décentralisons, maintenant.

avec *Jean-Luc Ferrand*

Traversons Paris

avec Bazar Urbain

Sommaire

Numéro 3
Automne
2013

Partie I : Parlons

4 MAÎTRES À BORD

6 GRAND ENTRETIEN
avec Beatriz Ramo, Architecte de l'AIGP

18 CHAMPIONNAT DES MAIRES

22 L'ART FRANÇAIS DES GRANDS PROJETS

25 LA DÉCENTRALISATION EN ACTES
entretien avec J.L.Ferrand, professeur au CNAM

36 QUESTIONS DE VILLE
parlons "politique de la ville" et métro

Partie II : Rêvons

43 LES ARPENTEURS
entretien avec Bazar Urbain, collectif d'architectes

50 EAUX DE VIE
présentation d'une initiative fluviale

53 À VOIR ET À COMPRENDRE
entretien avec Laëticia Grigy, CAUE Val-de-Marne

58 EXTRAITS LITTÉRAIRES
écrits de Jules Romains

60 LA CHRONIQUE INVITÉE
Hervé Collet, historien

Le mythe du bon Sauvage

Entretien autour du film d'André Sauvage, Études sur Paris (1928)

En 1928, le cinéaste André Sauvage tournait « Etudes sur Paris ». Pour nous mettre au parfum, nous avons demandé au collectif Bazar Urbain de nous donner des rames et de nous mener en bateau : c'est au fil de leurs croisières métropolitaines et de leurs longues traversées sur places qu'ils ont vu des reflets dans l'eau Sauvage. **Xavier Dousson** *et* **Nicolas Tixier** *sont architectes.* **Sylvain Angiboust** *est journaliste.*

Le collectif Bazar Urbain avait organisé, le 1er juin dernier, une projection à l'auditorium de la cité de l'architecture dans le cadre de la manifestation « 24 h chrono ».[1]

Proche de Max Jacob, de Robert Desnos, et de Jean Renoir, André Sauvage (1891-1975) a réalisé peu de films : La Traversée du Grépon, Portrait de la Grèce et Études sur Paris. Voyageur passionné, il conçoit ses films en fonction de chaque paysage ou population rencontrés en y ajoutant une dimension ethnographique. Il est aussi le réalisateur et chef opérateur principal et effacé de « La Croisière Jaune », dont Léon Poirier signera le montage final, loin de la version initiale travaillée par Sauvage.

D'où vient BazarUrbain ?

Bazar Urbain est né à la des fin des années 90 de la rencontre d'un groupe de doctorants. Nos thèses respectives touchaient à la sociologie urbaine et aux questions d'ambiances, d'usage, de représentation et de transformation des villes. A l'époque, on se posait tous la question de savoir comment faire passer les outils et les notions de la recherche dans la pratique du projet. Nous étions influencés, pour les uns, par des penseurs comme Marcel Poëte[2] ou Patrick Guedes[3] qui recouraient à la marche comme outil de description de l'urbain, et, pour les autres[4], par les apports en sociologie du quotidien. Nous avons commencé par organiser des marches commentées, à nos yeux méthode naturelle pour aborder le projet : nous débations avec les participants qui nous accompagnaient.

L'expérience renouvelée nous a convaincu que les marches commentées débloquent et apaisent les situations : face au lieu, on ne peut plus tenir un discours déconnecté du réel. Les problèmes acquièrent de la nuance, et les enjeux, tour à tour, sociaux, sensibles ou bâtis, se dessinent. Pour nous, il est clair que ces approches prennent davantage en compte les besoins, les pratiques et les usages que les

grandes enquêtes ou les fora publics. Du fait même de la diversité et de la multiplicité des lectures et des usages recensés, l'espace n'est plus univoque, mais affirme sa complexité.

Lorsque l'on se retrouve dans une salle, pour une concertation publique par exemple, on utilise souvent comme support de travail des dessins techniques qui restent, pour la plupart des gens, difficiles à lire. Ou alors des images dont la séduction apparait comme l'objet principal. Les tensions sont énormes parce que les gens n'échangent pas entre eux mais sont en réaction à des propositions qui leur sont faites. En outre, n'ayant pas défini clairement les stratégies et les objectifs, ils ne parlent souvent pas de la même chose.

Notre priorité est de mettre en avant et de prendre en considération la parole et les pratiques habitantes : dans un premier temps, nous écoutons cette parole, en situation donc et pas seulement autour d'une table et dans une salle ! Dans un deuxième temps, nous faisons retomber ces paroles collectées dans le domaine public afin de rendre à chacun ce qu'il a dit, multiplié par ce qu'ont dit les autres : c'est le protocole de la « Parole donnée, paroles rendues ». La lecture du même territoire devient polyglotte : on lit les points de vue des autres usagers, on prend conscience d'exigences diverses et de contradictions possibles, on prend de la distance par rapport à son propre discours.

Notre travail, qui participe d'une histoire du temps présent, recoure à la photographie et au texte. Nous avons récemment mené le travail de concertation préalable au concours pour le projet de la place de la République[5]. Bazar urbain a été sollicité pour faire un travail de terrain lorsque la ville s'est aperçue que les habitants ne s'impliquaient pas assez dans la concertation. Nous avons proposé une douzaine de marches avec des contenus et à l'intention de publics différents. Ces marches ont ensuite été restituées sous la forme d'un livret qui a été rendu public, remis à tous les marcheurs et à toutes les équipes qui ont participé au concours. Ce livret ne constitue qu'une partie de notre travail. Il existe également un dossier d'analyse et de synthèse, énoncant et débattant des enjeux pour la transformation de la place.

Au delà des marches commentées, nous nous sommes toujours efforcés d'inventer un format propre à chaque (dé)marche, projet ou lieu, en tenant compte du budget et du temps, notre objectif étant de créer une adhérence au territoire et de favoriser des formes de paroles qui ne sont ni dans la démonstration, ni dans la négociation et la volonté de convaincre. Notre travail favorise l'écoute réciproque en utilisant le territoire comme tiers entre nous et les usagers. Nous avons développé des méthodes variées de saisie des lieux : tables longues, ateliers cartes sur table, jeux de société et plateau radio, etc.

Pour le projet « Amiens 2030 »[6], on s'est longuement demandé comment aborder l'ampleur du territoire de la métropole sans en perdre l'usage et la perception. Compte tenu de différentes contraintes, nous avons finalement opté pour les modalités suivantes : nous avons construit cinq traversées, « au fil de l'eau » le long de la Somme et ses affluents, une deux-

ième où on enchaînait tous les patrimoines ordinaires « d'un site à l'autre », une troisième où on changeait de mode de transports en commun, une quatrième qui était un transect nord-sud, et une cinquième qui était une traversée de la métropole sur Internet à travers les représentations vidéos déposées par les habitants eux-mêmes.

Dans chaque groupe, il y avait un vidéaste[7], dont l'objectif n'était pas de documenter l'action, mais d'attraper des « miniatures urbaines » pour reprendre le terme de Siegfried Kracauer8, des petits moments qui disent quelque chose des situations et du monde contemporain. Il ne s'agit pas seulement de paysage, mais aussi de condition urbaine ou rurale : dessus-dessous, ce qu'on voit ou pas, le devant-derrière.

Vous pourriez presque vous approprier le titre d'Études sur Paris !

Ce qui est amusant, c'est qu'au moment où on a commencé à travailler sur « Amiens 2030 », on ne connaissait pas l'existence du film ! C'était, en quelque sorte, un plagiat par anticipation !

Comment avez-vous découvert le film d'André Sauvage ?

Depuis 4 ans, la Cinémathèque de Grenoble organise « Traversées urbaines »[9], un cycle de projections précédées d'une présentation et suivies d'un débat. Lors de la deuxième saison de ce cycle, Béatrice de Pastre, directrice de collection aux Archives Françaises du Film, nous a parlé d'un film, qu'à l'époque, peu de gens avaient vu et qui est souvent omis des histoires du cinéma.

En quoi est-ce très contemporain?

Dans Études sur Paris, on s'intéresse à un patrimoine intemporel, celui des tracés et des flux et la façon dont ils s'articulent. La ville change, mais la façon de se croiser, les formes de mobilités, les organisations des mouvements, témoignent d'une vraie permanence. On décèle une sorte d'écologie des tracés ultra-contemporaine, parce que pérenne, comme l'explique notre collègue de Bazar urbain Steven Melemis. Sauvage a attrapé quelque chose de la ville qui ne témoigne pas seulement d'une nostalgie envers un patrimoine, mais bien d'une forme d'organisation des flux et des usages et comment tout cela en mouvement fait paysage, ce que Tim Ingold appelle taskscape[10]. Il montre comment un paysage n'est pas seulement une organisation de plans, mais aussi comment l'homme et le territoire se façonnent, se rythment et s'expliquent ensembles[11]. André Sauvage procède à un épuisement de tout ce qui est mobile dans Paris à la fin des années 20. Il met en avant le moyen de transport et l'organisation spatiale induite : dans un plan où une péniche passe sous un pont, il cadre le pont au centre de l'image, de façon à ce qu'on puisse voir à la fois le mouvement de la Seine dans le bas de l'image, et le mouvement des voitures qui passent au-dessus. Cet étagement donne une image très claire de l'organisation de l'espace. La géométrie du cadrage fait coexister plusieurs sujets qui se croisent dans l'image : cela devient le sujet même du plan.

Ce qui nous frappe chez Sauvage, c'est sa compréhension d'un territoire et le refus de l'univoque. Son approche est différente de celle de son contempo-

rain Walter Ruttmann[12] : à Berlin, ce dernier trace son chemin au bulldozer à travers la ville, il monte dans un train qui fonce, et devient par là même, le chantre de la modernité. Bien sûr, Berlin, symphonie d'une grande ville est un film remarquable, mais on ne peut nier qu'il s'agit d'un film militant, au service d'un discours faisant l'apologie de la vitesse.

De son côté, Sauvage met en scène de l'équivoque, de l'ambiguïté, de la contradiction entre les différentes vitesses de déplacement. Avec Sauvage, on a le temps de faire attention au pavage des sols, aux pratiques, aux usages, aux trajectoires, à l'architecture des bâtiments. Ses études donnent le temps de comprendre l'espace dans lequel il filme. À plusieurs reprises, il insère des micro-fictions. Sauvage est admirable pour son attention à l'existant et sa capacité d'observation. Il est capable de révéler toutes sortes de situations intéressantes à l'intérieur de l'existant : le barbier, sur les quais, crée son propre espace. On entend presque les gens parler. On sent aussi qu'il aurait pu tourner en couleur.

Usages de la ville

Dans Berlin, symphonie d'une grande ville, il y a des mouvements, mais pas d'usages ! Ruttmann filme la marche de gens qui vont quelque part. Les gamins vont à l'école, les parents au boulot, les femmes faire les courses, on les suit les uns après les autres. On sait où ils vont.

Sauvage, lui, prend le temps d'attraper les usages au fur et à mesure : les gens se baladent, on ne sait pas s'ils vont quelque part, sauf peut-être les lavandières dont on se doute qu'elles vont au lavoir ! En tant que spectateur, on se satisfait de cet état de fait qui rend le film ouvert.

Le film de Sauvage n'est pas un film militant : la ville n'est pas une foule fraternelle. Le spectateur ne ressent pas le même accès de fraternité qu'à la sortie d'un film de Renoir, ou une conscience politique plus aiguë, comme avec À propos de Nice de Jean Vigo.

Et aujourd'hui, en quoi et de quoi ce film nous parle-t-il ?

Études sur Paris pose plusieurs questions tout à fait contemporaines. En premier lieu, celle des limites : quel est le périmètre de Paris ? De quel espace urbain parle-t-on ? Où s'arrête la métropole ? En effet, les études ne se limitent pas au strict territoire administratif de la capitale mais posent, dès le premier plan, la question du Grand Paris : le film commence au port de Gennevilliers puis, par le canal, traverse la Plaine Saint-Denis et passe à la hauteur d'Aubervilliers avant d'entrer dans Paris. En interrogeant les limites de Paris, Sauvage traite d'emblée de la question de la ville fonctionnelle, de la ville qui travaille : les infrastructures portuaires, le canal, les territoires de production, tout cela est non seulement nécessaire au fonctionnement de la ville, mais partie intégrante d'elle-même.

En deuxième lieu, il y a la question du partage de l'espace public. Aujourd'hui, on assiste plutôt à un découpage en lanières de celui-ci : couloirs de bus, pistes cyclables, plateformes tramway, files pour les voitures, etc. À l'époque, le découpage imposé se résumait à une division binaire entre le trottoir et la chaussée. Sans doute y

avait-il de nombreux accidents. Mais ça fonctionnait parce que les véhicules allaient tous moins vite, et donc que le différentiel entre les vitesses était moins élevé. Il y avait une grande diversité d'objets roulants hétéroclites (fonctionnant à l'électricité, au gaz, à l'essence, ou grâce à la traction animale et humaine). C'était comme une anarchie auto-organisée, sans acteurs dominants. Avec le règne de l'automobile, l'espace s'est considérablement appauvri dans ses usages mais également en termes de sens, car il est devenu saturé de bruits et de pollution. Sauvage nous révèle ce qu'il était avant cette domination, et nous permet peut-être d'imaginer ce qu'il pourrait redevenir.

En troisième lieu, le film soulève la question du travail dans l'espace public. Au delà d'un espace de déplacements et de flâneries, c'est aussi un lieu de production, de services et de travail, ce qu'il a pratiquement cessé d'être maintenant. Chez Sauvage, le travail est partout et les espaces urbains, en particulier du bord de l'eau, accueillent des usages variés. Aujourd'hui, le travail manuel en ville est presque complètement évacué des projets urbains, et la polyfonctionnalité des objets architecturaux est pratiquement impossible à réaliser. Chez Sauvage, la polyvalence enrichit les espaces.

Comment ce film s'inscrit-il dans l'œuvre de Sauvage ?

Tous les films de Sauvage sont des traversées, et tous ont été des échecs financiers ! Sauvage a rencontré de nombreux problèmes. Après 1945, il est devenu paysan ! On ne parlait plus de ses films, ni de lui d'ailleurs. À tel point que lors d'une projection dans les années 70, à laquelle il assiste, il doit corriger l'animateur du débat qui le donne comme disparu : « Non, non, je suis là. »

On peut regretter qu'il ait eu un destin de cinéaste maudit : il ne reste que dix minutes de son long-métrage *Pivoine déménage*, qui aurait du être le premier film sonore français[13]. Le reste a été perdu. Le film a été tourné trois fois de suite et le système sonore n'a jamais marché. En résumé, le premier long métrage sonore français est devenu un court-métrage muet avec des sous-titres reconstitués par les Archives Françaises du Film !

1. Le film sera projeté le mardi 26 novembre à la médiathèque Gustave-Eiffel à Levallois-Perret, dans le cadre de la semaine du film documentaire.
2. 1866-1950. Bibliothécaire et historien de Paris et de l'urbanisme.
3. 1854-1932, Botaniste, biologiste et penseur de l'urbanisme
4. Jean-François Augoyard, Pascal Amphoux, Jean-Paul Thibaud du laboratoire Cresson
5.C'est l'agence TVK qui a ensuite remporté le concours.
6. Amiens 2030, le quotidien en projets, 490 pages, 2013, Bazar Urbain éditions
7. Vidéaste appartenant au collectif Zomm. Les films sont visibles sur le site de Bazar urbain
8. P.Despoix, « la miniature urbain comme genre », dans « Culture de masse et modernité: Siegfried Kracauer sociologue, critique, écrivain », Ed . MSH, 2001, p.165
9. http://www.traversees-urbaines.fr/
10. Terme que l'on pourrait traduire par « paysage d'activités »
11. Cf son analyse des tableaux de Pieter Brueghel dans un article de 1993, intitulé "The Temporality of the Landscape", paru dans la revue World Archaeology, 25(2)
12. Walther Ruttmann est un réalisateur allemand
13. Ce qu'il reste de Pivoine Sauvage est en bonus sur le DVD édité par Carlotta

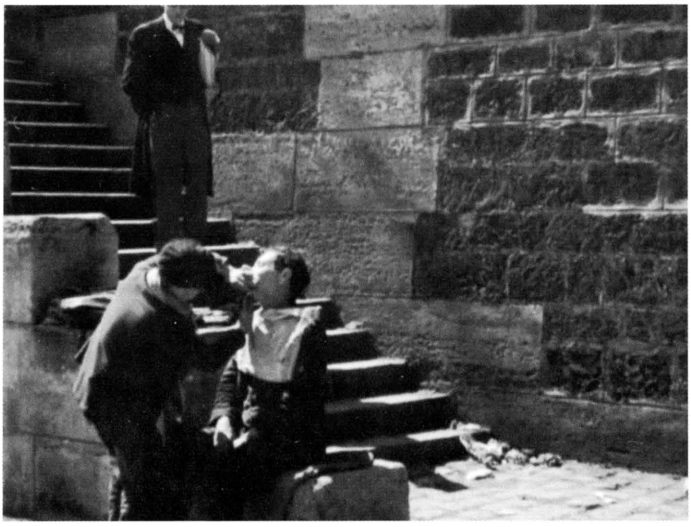
Photogrammes extraits du film d'André Sauvage

Étude « petite ceinture »
37 min 22 secondes

Étude « Paris-port »
8 min 56 secondes

Étude « Nord-Sud »
33 min 42 secondes

Étude « îles de Paris »
54 min 20 secondes



Étude « Paris-port »
19 min 58 secondes

Étude « Nord-Sud »
37 min 34 secondes